

LOS BASTARDOS

Amat Escalante

Né à Barcelone en février 1979, Amat Escalante vit au Mexique depuis son plus jeune âge. Très jeune il se passionne pour le cinéma et réalise un premier court-métrage à 14 ans. Quelques années plus tard et après avoir été déçu par différentes écoles de cinéma, il achète sa première caméra 16 mm et l'inaugure en réalisant son second court-métrage, *Amarrados*. Le film remporte plusieurs prix dans des festivals internationaux. En 2003, il commence l'écriture de *Sangre*, son premier long-métrage, qu'il réalisera l'année suivante. Entre temps, il travaille aussi comme assistant réalisateur (entre autre sur le long métrage *Bataille dans le ciel* de Carlos Reygadas). En 2008, il réalise, produit et écrit *Los Bastardos*, présenté en sélection officielle, section « Un certain regard » au Festival de Cannes.

2008 (sortie France : 28 janvier 2009) - Mexique / France / États-Unis - couleur - 1h30 - V0 - int-12 ans.

d'Amat Escalante

scénario : **Amat & Martin Escalante** - image : **Man Uhry** - montage : **Ayhan Ergürsel** et **Amat Escalante** - premier assistant réalisateur : **Alex Ezepeleta** - décors : **Gabriel Abraham** - son : **Raul Locatelli** - directeurs artistiques : **Daniela Schneider** et **Zümüt Çavusoglu** - casting : **Lisa Pantone** et **Martin Escalante** - production : **Ticomán, Tres Tunas, Mantarraya Producciones, Foprocine, No Dream Cinema, Le Pacte** et **MCM Productions** - producteurs : **Amat Escalante** et **Jaime Romandia** - distributeur : **Le Pacte**.
 avec : **Jesus Moises Rodriguez** (Jesus), **Rubén Sosa** (Fausto), **Nina Zavarín** (Karen), **Kenny Johnston** (l'entrepreneur anglophone), **Aron Briggs** (le garçon aux remarques racistes), **Trevor Glen Campbell** (Trevor), **Eric Fettes**.

COURT MÉTRAGE : LES ÉLÉPHANTS N'OUBLIENT JAMAIS

2004 - Vénézuéla - couleur - 13 mn - V0

film de **Lorenzo Vigas Castes** (réalisation et scénario) - image : **Hector Ortega** - montage : **Luis Carballar** - son : **Stephano Gramitto** - production : **Malandro Films**
 avec : **Gonzalo Cubero, Guillermo Muñoz, Greisy Mena**

Pedro a une très bonne mémoire, il n'a toutefois pas reconnu les deux adolescents qui voyagent avec lui dans le camion qui les emmène au marché. Pendant le trajet, Pedro parle et rigole sans se rendre compte que ces enfants, maltraités et abandonnés par lui tout jeunes, ont décidé de se venger.

Peu de mots occupent l'espace qui sépare les deux adolescents montés dans un camion avec un profond désir de vengeance chevillé au corps et l'homme qui leur fait face. La caméra s'arrête sur les regards, lourds, poisseux, les gestes qui s'esquissent, comme la main du garçon qui se referme sur la crosse d'un revolver. Le film impressionne au premier regard par l'image virtuose qui le compose. Duel fiévreux et violent entre un fils et son père, entre la mémoire vive et le passé nié, *Les éléphants n'oublient jamais* résonne ensuite comme la plainte de la tragédie ordinaire et universelle. R.A.D.I.

ENTRETIEN AVEC LE RÉALISATEUR AMAT ESCALANTE

D'où vous est venue l'idée d'écrire ce scénario ? Comment avez-vous procédé ?

Je ne pense pas que ce film soit le fruit d'une réflexion ponctuelle. Mon dernier film *Sangre* résulte davantage d'une idée qui m'avait traversé l'esprit. *LOS BASTARDOS* est une partie de moi-même, une partie issue des conséquences de mes expériences personnelles et des circonstances dans lesquelles elles ont totalement échappé à mon contrôle. J'ai vécu à peu près aussi longtemps aux États-Unis qu'au Mexique. Mon père traversa la frontière clandestinement avant ma naissance, et en garda des séquelles aux mains. Il m'a raconté cette histoire des dizaines de fois, et malgré tout cela me semblait toujours aussi invraisemblable que des gens prennent autant de risques. Dans quel but ? Un autre membre très proche de ma famille a passé la frontière en marchant à travers un tunnel d'égoûts pendant plus de 12 heures. Voilà, j'en suis sûr, la genèse de *LOS BASTARDOS*, enrichie de toutes les expériences dont j'ai eu connaissance. J'ai écrit ce scénario avec mon frère Martín, à distance, alors que j'écumais les festivals de films internationaux et durant mes 5 mois passés à la Cinéfondation. Martín est meilleur que moi pour l'écriture, je me contentais donc de lui donner mes idées par mail. Il les organisait ensuite, puis nous retravaillions le texte ensemble et le finalisions. Nous avons consacré beaucoup de temps à l'écriture avant de commencer à tourner car c'est un sujet très difficile.

Comment avez-vous décidé des lieux de tournage ? Avez-vous une raison particulière de situer l'intrigue principale à Los Angeles ?

À partir du moment où je commence à réfléchir aux scènes, j'aime que mes histoires se placent dans des endroits que je connais bien car cela me permet de maîtriser parfaitement mon espace. Pour ce film, j'ai imaginé les lieux mais toujours à partir d'une idée pré-existante de constructions standardisées comme on en trouve tellement dans les quartiers résidentiels des États-Unis. Une fois le scénario achevé, il s'agissait de trouver le lieu le plus adapté. Ce qui ne fut pas chose aisée car, à l'image d'une chaîne de restaurants fast food, les lieux se ressemblaient tous terriblement. Je voulais montrer des lieux tout à fait ordinaires, des lieux devant lesquels les gens passent tous les jours sans les remarquer car ce sont des lieux fonctionnels.

Vous avez travaillé avec un casting varié composé d'acteurs internationaux. Certains d'entre eux sont des professionnels, mais la plupart sont amateurs. Comment cela a-t-il influencé la production ? Avez-vous eu des difficultés à diriger vos acteurs ?

Trouver les deux rôles nous a demandé beaucoup de temps et d'énergie. Mon frère Martín s'est, en effet, attelé à cette tâche

Des notes dissonantes de guitares électriques et un écran entièrement rouge vif... dès les premières secondes, le ton est donné, celui de la violence et du sang. Pourtant, *Los Bastardos* emprunte d'emblée une autre voie en posant un regard documentaire sur la situation des travailleurs (mexicains) clandestins aux États-Unis. Une introduction trop longue, mais qui amène pourtant habilement la seconde partie. Cette fois, le réalisateur nous plonge dans un quasi-huis clos où doit se jouer la chronique d'une mort annoncée. Après un moment de tension qui fait ressurgir le souvenir du sadisme du *Funny Games* de Haneke, Amat Escalante dédramatise l'atmosphère avant que la violence n'explode au moment où on l'attend le moins. Une interprétation hâtive, simpliste, fallacieuse, pourrait faire de l'étranger un bouc émissaire, un criminel en puissance. L'idée du réalisateur est bien différente : devant des conditions de plus en plus difficiles, les pauvres sont poussés vers des solutions extrêmes. Il ne porte pas de jugement moral, il se contente de montrer comment peut-on en arriver là. Beaucoup plus accessible que *Sangre*, *Los Bastardos* s'apparente cependant à son premier long métrage par un style et une rigueur esthétique affirmés (image en cinémascope, longs plans fixes, peu de dialogues). Comme dans le précédent, le cinéaste a fait appel à des comédiens amateurs qui jouent juste de bout en bout. La confirmation d'un réel talent.

Philippe Scrine - Monsieur Cinéma

pendant près d'un an et demi. Je suis aujourd'hui très heureux d'avoir réussi à dénicher ces deux garçons dans la rue et de les avoir aidés à incarner mes personnages tels que je me les imaginais. Pour ce qui est de Jesús Moisés Rodrigues, qui interprète Jesús, nous l'avons rencontré sur un chantier dans ma ville natale de Guanajuato, au Mexique. Il était excité par l'idée, et moi j'étais excité d'avoir enfin trouvé un tel visage et une telle personnalité. Mais ce fut extrêmement difficile de le faire entrer légalement aux États-Unis. Nous avons fait une première demande qui fut rejetée, ce qui provoqua un report du tournage, mais finalement nous avons réussi. Ruben Sosa, qui joue Fausto, est l'exemple même des miracles du cinéma. Deux jours avant le début du tournage, la personne initialement prévue pour le rôle a pris peur et s'est retirée du projet. Nous avons donc dû faire face à l'énorme pression de trouver quelqu'un d'autre en moins de deux jours ou de devoir repousser à nouveau le tournage, ce qui aurait été désastreux. Toute l'équipe de production s'est donc mise à arpenter les rues à la recherche de « l'oiseau rare ». Ma directrice artistique, Daniela Schneider, a trouvé Ruben déambulant au coin d'une rue, et nous avons pu commencer le tournage le jour suivant. J'ai eu le plus grand mal à diriger Ruben du fait de son jeune âge et de son histoire personnelle. Pour les deux acteurs, les plus grands défis furent la concentration et la mémorisation. J'ai dû faire preuve d'une grande imagination pour arriver à mes fins. Par conséquent, la plupart des dialogues diffèrent du scénario initial mais collent parfaitement au langage employé dans la vie réelle. Je savais que la rencontre entre ces deux jeunes hommes mexicains et cette femme américaine serait un élément important et causerait à elle seule une réaction, une certaine gêne sans qu'il soit nécessaire que j'en fasse davantage. J'ai eu la chance de trouver Nina Zavarin après avoir auditionné près de 300 actrices d'Hollywood. Le projet lui tenait particulièrement à cœur, elle était prête à s'y investir totalement et à faire des choses que beaucoup d'autres auraient hésité à faire. Durant le tournage, ces trois personnalités ont instauré une véritable relation de connivence entre eux et envers moi.

Los Bastardos est principalement tourné de jour, mais nous pouvons dire que « c'est un film sombre tourné à la lumière du soleil ». Quelle était la raison majeure de cette opposition entre thème et éclairage ?

Je voulais avoir l'intensité et la rudesse de la lumière du jour où rien ne peut se cacher. Les États-Unis sont, pour moi, un pays propre et bien entretenu où beaucoup est fait pour dissimuler la saleté sous le béton. En tant que Mexicain, c'est particulièrement surprenant de traverser la frontière vers le Mexique et de voir et sentir une telle différence entre les deux pays. C'était donc très important pour moi de montrer cela. De plus, j'avais à l'esprit un film qui ne puisse se réfugier dans la pénombre ou derrière de jolis décors.

Les écrans verts et rouges au début et à la fin du film sont relativement importants pour la compréhension de la tonalité du film. Quel était votre but en les insérant ? Comment influencent-ils le film dans son ensemble ?

À la base, je cherchais à instaurer un sentiment de menace omniprésente. Quelque chose qui nous dépasse et qui est indéfinissable. J'ai donc imaginé ces couleurs et cette musique comme une matérialisation de ce sentiment. C'est en fait quelque chose qui m'est venu instinctivement alors que je montais le film, et j'ai donc du mal à trouver les mots justes pour expliquer cela. Ça ne m'a pas dérangé, jusqu'à maintenant, de filmer des choses sans pouvoir les expliquer. Autrement quel intérêt ?

Avez-vous rencontré une quelconque résistance ou hésitation de la part des acteurs ou de l'équipe concernant la violence du film ?

Non, je pense que nous sommes tous habitués à la violence de nos jours. Les deux longues prises au début et à la fin du film l'encadrent avec délicatesse et efficacité.

Aviez-vous anticipé cela avant le montage ?

Je voulais démarrer le film de façon pure, concrète, solide et impénétrable et le finir dans la terre et la saleté à partir de quoi quelque chose peut grandir. Le reste n'était pas délibérément prévu mais est davantage le fruit de l'instinct. La dernière prise du film est en fait un accident. Ne réussissant pas à finir tel que nous l'avions prévu dans le scénario, nous avons essayé plusieurs autres choses. Finalement, ce qui est dans le film est la dernière prise de la journée et l'acteur ne s'était même pas rendu compte que nous étions encore en train de tourner. Il s'est littéralement, bien qu'inconsciemment, livré à moi et j'étais stupéfait. Après avoir dit « Coupez », je savais que je tenais là, le dernier plan du film.

Entretien réalisé par Dileck Aydin. - dossier de presse

Amat Escalante, le jeune réalisateur remarqué de *Sangre*, (2006), fait partie de cette génération de surdoués sud-américains (Inarritu en chef de file et Reygadas en mentor) qui souffle depuis quelques années un vent nouveau sur le cinéma. Mais pour *Los Bastardos*, les références fusent plutôt vers l'Europe : le scénario lorgne clairement vers *Funny Games* de Michael Haneke et les personnages, réduits au nom de leurs origines sociales à de simples archétypes, rappellent ceux de Bruno Dumont. Visiblement, Escalante est soucieux de frapper un grand coup. Il en frappe effectivement un et, pour qu'on le sente mieux, le prépare patiemment, dans la langueur d'une mise en scène descriptive et minimaliste. Soit donc deux sans-papiers mexicains (interprétés par des non-professionnels) qui s'incrustent dans le pavillon coquet d'une Américaine moyenne (Nina Zavarin, dont l'investissement physique est bouleversant). On imagine assez vite comment la confrontation va se finir... Ce n'est pas déflorer l'intrigue que de parler de l'éclat de violence « insoutenable » qui conclut le film. Toute la raison d'être de *Los Bastardos* tient à cette scène qui, à force d'être attendue et sans cesse différée, finit, il est vrai, par surprendre. Escalante l'avait annoncé dès l'ouverture (la longue marche en plan fixe, dans le soleil levant, des deux clandestins) et le générique (trois violents accords de guitare pour égrener les couleurs du Mexique) : son film joue sur un effet de contamination brutale. Du Nord par le Sud. Du cinéma social par le gore. Efficace, certes. Et après ?

C.L. - Fiches du Cinéma

CINÉVÈNEMENT

LE CHANT DES MARIÉES

MARDI 10 MARS À 14H15

film de Karin Albou

séance offerte par la CMCAS Nord/Pas-de-Calais dans le cadre de la *Journée de la femme* et suivie d'un débat avec la réalisatrice - entrée libre